

La Galerie de France a l'honneur
de vous inviter au vernissage
de l'exposition des œuvres actuelles de

MARIO PRASSINOS

le jeudi 20 avril 1972, de 19 h à 21 h,
3, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8^{me})

La Galerie est ouverte tous les jours, sauf dimanche,
de 10 à 13 h et de 14 à 19 h, et sur rendez-vous le samedi après-midi.

L'écriture automatique. Je crois qu'elle est au centre de la peinture de Prassinos. Dans ses paysages qu'il réduit à des éclats de lumière brisante qui vous atteignent l'esprit. Dans ses tableaux à personnages où quelque chose de l'homme est montré qui est l'usure du corps, l'absurdité. C'est là son commencement, psychologique, biologique. Sa vérité.

Il n'y a pas de rupture, en effet, entre les images qu'il peignait à 18 ans, jouant sur les rapprochements insolites, et les encéphalogrammes qu'il trace aujourd'hui. Ou plutôt s'il y a rupture — et s'il y a plusieurs fois rupture, égarement — c'est au niveau de l'angoisse créatrice et de ce qu'il faut bien appeler par son nom : l'accomplissement.

La vie de peintre est difficile. Le peintre est là, dans son atelier. Il travaille cinq ans, vingt ans. Il s'y bat chaque jour avec sa toile qui ouvre devant lui sa vacuité. Il s'accroche à son métier, il croit qu'il marque le temps, qu'il marquera son temps. Et voilà que l'Histoire, dehors, lui file entre les doigts. Je connais peu de choses plus déprimantes que le naufrage périodique de ces œuvres dont la critique nous a répété, semaine après semaine, qu'elles étaient en avance sur leur époque et dont on s'aperçoit, rétrospectivement, quand on compte en années, qu'elles sont juste bonnes à jeter au rebut.

Peindre, donc, c'est durer. Et la force de Prassinos, à mes yeux, c'est qu'il existait hier et qu'il existe maintenant. En dehors des modes. Parce que d'abord il EST. Comme un battement.

Son périple, j'en conviens, peut paraître

étrange. Surréaliste, je l'ai dit, à 18 ans. Puis peintre abstrait géométrique pendant une courte période. Puis exposant au Salon de Mai et catalogué, par conséquent, sous le label de la Nouvelle Ecole de Paris. Puis... Prassinos lui-même, solitaire, en qui tout cela simultanément s'additionne et se détruit, tel que nous le voyons actuellement.

Un exemple : ses paysages. Beaucoup les prennent pour une abstraction de la nature visible et, pour cette raison, ne les lisent pas, ne les comprennent pas. Alors qu'il faut les voir pour ce qu'ils sont, une vibration qui monte en nous, une décharge électrique.

L'électricité. Voilà, sans doute, la grande affaire car c'est en elle que culmine l'écriture automatique dans cette œuvre. Prassinos, depuis très longtemps, a éliminé la couleur de ses tableaux, mais personne vraiment ne s'est jamais demandé pourquoi. Ou bien on a parlé d'ascèse, de simplification des moyens. Ce qu'il me semble, à moi, c'est que ce sont, chaque fois, des tubes cathodiques. Pas seulement parce qu'ils sont une trame formée de milliers de petits points noirs, cela est à la portée de n'importe qui, mais parce qu'il en émane la même clarté corrosive. Peu importe ensuite qu'il s'agisse du soleil de Provence ou de l'aube en Turquie, le nœud perceptif autour duquel se regroupe cette œuvre, ce sont les mass media.

Je ne veux pas dire que Prassinos peint des télévisions ou s'inspire de la télévision. Il aurait horreur de cela. Mais quelque chose de beaucoup plus déterminant :

que ses peintures enveloppent le spectateur, qu'elles créent un champ lumineux, EN AVANT, et que, pour cette raison, elles excitent notre système nerveux comme un écran de télévision.

Un autre exemple : la série des portraits sur le thème de Bessie Smith qu'il exécuta il y a quelques années. Ce qu'il y saisit et communique, ce n'est pas la corpulence de la chanteuse noire, ses strass et ses plumes, mais la voix aigre de phonographe dont sa légende est inséparable et qui, comme une fêlure, parvient jusqu'à nous.

On s'étonnera moins, par conséquent, que la mémoire — plutôt que la vision — tienne dans l'art de Prassinos une place si grande. Non seulement la sienne, mais la mémoire commune, celle que transmettent justement nos moyens de reproduction. Imprimer la voix, c'est ce qu'a permis l'invention fabuleuse d'Edison après que, pendant des siècles, on avait dû se contenter d'imprimer les mots. Prassinos ici imprimait une voix. Imprimait CETTE voix dès lors qu'il en reconstruisait, pour ainsi dire, l'image acoustique.

Que veut Prassinos ? Que cherche-t-il depuis tant d'années ? Sans doute, imprimer la vie, ce qui n'est pas l'imiter.

Il y a une histoire de faux grand-père dans sa peinture auquel il a consacré jusqu'à ce jour plus d'une centaine de toiles. Pourquoi ? Par dérision surréaliste ? Je ne le pense pas.

Prétextat, puisque c'est de lui qu'il s'agit, c'est au départ le souvenir de son enfance à Istanbul et mieux que cela : une empreinte, mais qui au lieu d'être

fixée une fois pour toutes, va et vient, se transforme, de tableau en tableau. On pourrait parler de métamorphose puisque le temps est tout et que c'est son parcours qu'il capte au détour des êtres et des choses.

L'écriture automatique souvent s'oblitére. Elle donne naissance à des hybrides tels que femmes-fleurs, sexes-gouffres. Ou bien, ailleurs, elle demeure suspendue comme un geste qui n'a pu aboutir. Les faux grand-pères de Prassinos sont des tas. Et aussi des entassements et des tasements, c'est-à-dire l'union des contraires.

Peut-être faut-il parler de dialectique négative au sens où l'on parle de théologie négative puisque la réussite de Prassinos me paraît moins être, en définitive, l'expression de l'inconscient que celle du vide en nous, de quelque côté qu'on l'analyse.

Ce qui est impérieux aujourd'hui c'est de nous REJOINDRE, de nous reconstruire.

Sur cette trajectoire, naturellement, Prassinos n'est pas seul, comme n'étaient pas seuls les peintres qui, à la Renaissance, créèrent la vision nouvelle qui correspondait à la mentalité nouvelle. Mais il compte parmi les quelques-uns qui n'acceptent pas de se laisser balotter au creux de la vague. Et qui veulent que la peinture serve d'abord à cerner notre visage.

Comme le montrent magnifiquement, paysages ou personnages, les toiles de la présente exposition.

Jean-Louis Ferrier.



Turing



